

Les *brûleurs d'étapes*, dit-il, sont de toutes les époques, c'est très vrai. Deux cents ans avant M. Paul Bourget — on sait que l'on doit au beau roman de M. Bourget, *L'Etape*, l'expression dont il s'agit — Labruyère dénonçait déjà ceux de son temps, et déplorait, pour le bon ordre général, sous le règne même de Louis XIV, ces parvenus trop pressés qui sautaient d'un rang à un autre sans passer par les transitions convenables. On voit seulement ce qu'on peut répondre. Si Labruyère proclamait déjà la nécessité de l' "étape", c'est que cette nécessité, d'abord, lui semblait déjà évidente, ce qui n'est pas pour la faire contester. Les brûleurs d'étapes, en outre, étaient plutôt alors des exceptions, des phénomènes qu'on remarquait en raison même de leur rareté relative. Enfin, les étapes qu'on brûlait sous le Grand Roi ne peuvent guère être comparées à celles qu'on brûle sous M. Fallières. C'étaient de petites étapes, comprises dans des régions limitées, et qui étaient, à peu près, aux étapes brûlées actuellement, ce qu'est la distance de Paris à Melun à celle de Melun à Pékin. Malgré tout cela, cependant, et même avec ce qu'elles avaient ainsi de relativement rare et de peu étendu, leur omission semblait déjà un désordre à un observateur sagace.

Que penserait-il donc aujourd'hui où ce n'est plus seulement le marchand de drap qui cherche quelquefois à devenir "homme de qualité", mais le chasseur ou le commis de perruquier qui peut toujours espérer mettre dans sa poche Louis XIV lui-même, c'est-à-dire l'Etat, ou au moins l'avoir "dans sa manche" ?

Il penserait ce qu'en arrivent à penser de plus en plus un nombre de plus en plus considérable d'esprits de bon sens et de bonne foi, c'est que nous vivons dans le délire, qu'il n'est dès lors guère surprenant d'apprendre, presque chaque matin, l'explosion ou l'aplatissement de quelque délirant nouveau, et que ces délirants et ce délire sont précisément, et bien décidément, ce qu'on appelle la République. Le plan de la Révolution, en somme, qui était celui des Illuminés de Weisshaupt, et consistait à ramener les hommes aux libres déchaînements de l'état sauvage au milieu des joies et des proies d'une civilisation consommée, se réalise, et ce qui caractérise l'état sauvage, c'est justement qu'il n'y a plus d'étape en rien. Nous n'habitons plus, en réalité, une société, mais une forêt d'ambitions, de concupiscences et d'intérêts, où tous ceux qui ne sont pas des singes ivres n'ont plus qu'à se terrer comme ils le peuvent, pour tâcher d'échapper aux gorilles en ribotte! Nous descendons une côte où roulent, à se renverser les quatre roues en l'air, des centaines d'automobiles toutes montées par des fous qui veulent tous se dépasser, et au milieu desquelles les rares personnes raisonnables, qui se contentent seulement d'un train de cinquante à l'heure, font l'effet de rader derrière leur volant, uniquement parce qu'elles ne font pas panache comme tout le monde, qu'elles ne se fracassent pas la tête, et qu'elles ne la fracassent pas aux autres!